

Pourquoi n'avons-nous pas lu Éric Dardel?

Claude Raffestin

Volume 31, Number 84, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021898ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021898ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Raffestin, C. (1987). Pourquoi n'avons-nous pas lu Éric Dardel? *Cahiers de géographie du Québec*, 31(84), 471–481. <https://doi.org/10.7202/021898ar>

POURQUOI N'AVONS-NOUS PAS LU ÉRIC DARDEL ? ¹

par

Claude RAFFESTIN

Département de géographie, Université de Genève
7, route de Drize, Carouge, 1227, Genève

CES ANNÉES-LÀ...

Le « *nous* » s'adresse à la génération des géographes qui a fêté ses vingt ans entre 1955 et 1960 et qui aurait pu (aurait-elle dû ?) lire le petit volume de Dardel publié en 1952. Que certains l'aient lu n'est pas à mettre en doute mais, en tout cas, ils l'ont rarement cité. Même en faisant la part des choses c'est-à-dire d'une part que mon affirmation ne s'appuie pas sur une analyse systématique de la production de cette génération et d'autre part que ma capacité d'oubli tend naturellement à croître, je ne crois pas être loin de la vérité en prétendant que *nous* avons omis de lire Dardel qui est tombé dans le silence des bibliothèques. Je ne sais pas ce qu'il en est de nos aînés mais il ne me souvient pas non plus de l'avoir souvent rencontré dans leurs notes infrapaginales. Nos cadets, peut-être, le redécouvrirent-ils... qui sait ?

Après m'être imprégné du livre de Dardel, et alors que je songeais à la rédaction de ce texte, j'ai fait une rencontre qui aurait certainement ravi cet auteur. Me promenant un après-midi de juillet dans une ville de la Riviera Ligure, je suis tombé dans un passage (sortant d'un monde pour entrer dans un autre comme aurait dit Dardel) presque entièrement occupé par un vendeur de livres d'occasion et là, en évidence, parmi des centaines de livres italiens, comme s'il m'attendait, j'ai vu le livre d'Henri Fauconnier (1930) *Malaisie...* une des références que Dardel cite à la page 5. Dois-je ajouter que je n'avais jamais lu ce livre, que j'ai acquis sur le champ, et qui était annoté au crayon par un lecteur qui l'avait acheté le 10 février 1931 ². Mon « trésor » dépenaillé dans les mains, je suis parti, légèrement ému comme si je venais de sauver un naufragé inconscient, mais vivant pour moi, sur la plage du temps. J'ai compris, plus tard, ou j'ai cru comprendre un peu mieux Dardel en lisant Fauconnier dont la plupart des images se forment dans un rapport de type amoureux avec la Terre: « Il me racontait la poursuite de quelque bête puissante que l'on traque pendant des jours et qui tout à coup se retourne et fonce, ou le tournoiement dans un coude de rivière d'une pirogue qu'on ne maîtrise plus, et la jungle semble chavirer comme si l'axe de la terre se déplaçait » (Fauconnier, 1930, p. 12).

Sans doute, tout cela paraîtra bien littéraire aux géographes contemporains et quelques-uns trouveront là une explication à leur non-lecture de Dardel. J'accepte

toutes les excuses même celles qui me paraissent mauvaises car je respecte en elles la pudeur de ceux qui ont peur de ce qu'ils croient indicible, sans pour autant être dupes.

Tout cela ne saurait expliquer, néanmoins, l'oubli dans lequel Dardel a été tenu pendant trente ans. Le texte n'est pas seulement beau (les sciences de l'homme ne sont plus guère habituées au plaisir du texte!) mais il est encore prémonitoire : il annonce une géographie qui émerge et qui marquera la fin de ce siècle. Que s'est-il donc passé, alors, dans le monde géographique francophone entre 1955 et 1960 ?

D'abord, il faut dire que la forme apparente de l'ouvrage de Dardel ressortit à la géographie classique et que ses références purement géographiques rendent hommage à Emmanuel de Martonne et Vidal de La Blache, à Philippe Arbos et à Lucien Febvre. Mais Dardel n'en abuse pas, bien au contraire. Ses matériaux de prédilection il les trouve chez des poètes, Hoelderlin et Shelley, chez des romanciers dont j'ai évoqué l'un d'eux, chez des philosophes, Bachelard, Merleau-Ponty, Ortega y Gasset et Lévinas, chez des anthropologues, etc. Dardel est prémonitoire en ce sens qu'il préfigure, par sa quête passionnée, les courants, qu'on qualifie, à tort ou à raison, d'humaniste et de phénoménologique. Je ne dirai pas que Dardel est un précurseur car Canguilhem nous a trop appris à nous méfier de ce terme pour que nous l'employions à la légère mais une chose est certaine c'est que sous la surface du classicisme dardélien, il aurait fallu déchiffrer une autre *écriture* (terme privilégié par Dardel et qui revient sans cesse sous sa plume), une écriture qui aurait cherché à rendre compte de la continuité entre les choses et de la fusion de l'homme et de la terre : « la connaissance géographique a pour objet de mettre en clair ces signes, ce que la Terre révèle à l'homme sur sa condition humaine et son destin. Ce n'est pas d'abord un atlas ouvert devant ses yeux, c'est un appel qui monte du sol, de l'onde ou de la forêt, une chance ou un refus, une puissance, une présence » (p. 2-3)³. Au-delà des évidents accents bachelardiens, il y a, dans cette très belle prose, tout un contenu que ne désavoueraient pas ceux qui s'acharnent, avec raison, à protéger voire à sauver les bases organiques et inorganiques de notre environnement que deux siècles d'industrialisation n'ont pas seulement menacées mais en partie détruites.

Dardel a été victime de sa « chère et belle écriture » qui a masqué la nouveauté de sa pensée et l'originalité de ses intuitions. Pourtant, il n'y a pas que cela, il y a aussi le moment où l'ouvrage a été publié, le climat d'une époque. Après la Seconde Guerre mondiale, dans le contexte de la reconstruction, de la reprise économique et de la volonté de modernité, les géographes se sont engagés dans une voie où le primat de l'économie, confinant parfois à l'économisme, a bouleversé voire disloqué la relation homme-terre. Quelle pouvait être, dans ces conditions, la place d'un Dardel ? En outre, l'influence de la géographie quantitative anglo-saxonne (version allemande revue et corrigée outre-Atlantique et outre-Manche) commençait à fasciner ma génération d'autant plus que cette nouvelle géographie nous permettait de faire la révolution contre nos aînés parmi lesquels nous aurions rangé Dardel sans hésiter.

Non, finalement, je n'aurais pas su voir que Dardel annonçait autre chose parce que ce « quelque chose » n'était pas qualifiable, donc pas repérable, dans le langage alors à ma disposition : « les limites de mon langage sont les limites de mon monde » (Wittgenstein, 1978). Dès lors, je n'aurais pas lu Dardel ! Ce n'est pas sans peine que je fais cet aveu car il révèle implicitement une inattention de ma part qui n'a aucune raison de ne pas se répéter. Mais en même temps cet aveu me contraint à jeter un autre regard sur l'actuelle production géographique, à tenter de faire le tri entre le tout venant à la mode, le « prêt-à-penser » qui ne sollicite ni culture ni maîtrise, et l'insolite, le visionnaire

qui nécessite de mobiliser des ressources nouvelles qu'on ne soupçonnait pas receler en soi.

Le drame de Dardel est d'avoir été en avance d'un paradigme sur ses contemporains. Formé au paradigme du « voir », il a écrit au moment où triomphait celui de l'« organiser » alors qu'il postulait celui de l'« exister ». Dardel n'assure aucune transition, il n'est pas à une charnière, il anticipe... et il est seul ou presque. Il est même d'autant plus seul que ses références géographiques le desservent en partie auprès des jeunes géographes et que paradoxalement celles de nature historique, philosophique et littéraire appartiennent dans les années cinquante à un courant qui s'estompe... mais qui réapparaîtra un quart de siècle plus tard, juste hier et aujourd'hui.

L'esprit dans lequel Dardel a écrit son petit livre est en train d'émerger parce qu'il féconde la géographie dont nous avons besoin, dont nous aurons besoin d'une manière urgente ces quinze prochaines années. Dardel est révélateur de cette pensée géographique qui s'est élaborée dans cette période douloureuse qui va de 1930 à 1950. Ces vingt ans, jamais bien analysés du point de vue de la pensée géographique, ont vraisemblablement fourni les cadres conceptuels que nous utilisons aujourd'hui. Je pense même que ces années, difficiles et inhumaines à bien des égards, ne nous ont pas encore livré tout ce qu'elles ont mûri. Qu'il reste d'autres Dardel à découvrir ne fait aucun doute et c'est dans cette perspective que l'histoire des sciences de l'homme est irremplaçable car elle nous aide à mettre à jour les instruments oubliés utiles à notre réflexion immédiate.

À ce stade, je ne peux m'empêcher d'esquisser une comparaison paradoxale, mais non dépourvue de pertinence, entre Éric Dardel et Roland Barthes. J'ignore si les deux hommes se sont connus et/ou lus mais quoi qu'il en soit ils présentent, tous deux, des convergences de pensée. C'est en 1953, une année après la parution du livre de Dardel, que Barthes a publié *Le degré zéro de l'écriture* qui a fasciné toute une génération. Mis à part le succès, que Dardel n'a pas connu comme Barthes, les deux auteurs partagent en commun « le plaisir du texte » et le goût de piloter les sciences de l'homme par la « méthode linguistique ». Dans un texte de 1973, Barthes a parfaitement exprimé ce qui éclate à toutes les pages chez Dardel « ... la littérature contient tous les savoirs, il est vrai dans un état non scientifique : c'est une Mathésis » (Barthes, 1984, p. 104). Dardel a tenté également, mais apparemment sans la connaître, d'instituer une méthode présémiologique en géographie en jouant surtout sur quelques oppositions sur lesquelles je reviendrai ultérieurement. Je ne pense pas que Dardel ait jamais eu connaissance de Saussure mais en tout cas il était sur les marges de cette galaxie saussurienne au centre de laquelle s'est progressivement situé Barthes. Dardel aurait pu être le Barthes de la géographie si les aspirations à la scientificité des géographes avaient été moins orientées vers le modèle des sciences de la nature.

Je sais bien qu'il faut bannir les mots porteurs de conditionnel dans l'histoire de la pensée mais tout de même je crois qu'il est nécessaire de rappeler que la scientificité d'une discipline n'est pas une fonction de la complexité des modèles manipulés mais de l'imagination créatrice des cadres conceptuels projetés sur la réalité. On peut toujours emprunter des modèles et les soumettre à un « bricolage » mathématique mais on sait rarement imaginer des « fondamentaux » (l'expression est de Gregory Bateson) qui permettront de comprendre les dynamiques sous-jacentes aux phénomènes. Seule la possession de véritables fondamentaux offre la garantie de construire des modèles significatifs qu'ils soient quantifiés ou non. Un modèle sémiologique n'est pas quantifié mais il est formalisé et c'est l'essentiel. Dardel s'est approché de modèles formalisés de type sémiologique à propos desquels je reviendrai. Dardel est un véritable scientifique

des sciences de l'homme... et cela dans l'exacte mesure où il ne s'est pas préoccupé de scientificité car celle-ci était consubstantielle à sa réflexion.

Pour tenter de récupérer le message de Dardel j'axerai mon analyse sur trois thèmes dont le premier intéressera la sociologie de la connaissance géographique, le deuxième la notion de géographie scientifique et le dernier la problématique et la méthode. Aucun choix n'est innocent et celui-ci moins qu'un autre en ce sens que ma préoccupation est de mettre en évidence ce que nous avons perdu d'une part et ce que nous n'avons pas vu d'autre part. Autrement dit, je chercherai à faire un bilan de notre aveuglement et de nos préjugés à travers l'œuvre de Dardel. En somme, il s'agira d'une autocritique de ce que nous sommes devenus sans Dardel. Quant à ce que nous aurions pu être, cela relève de l'imaginaire de chacun et je ne crois pas efficace de s'immiscer dans les consciences malheureuses des géographes.

LA PROFONDEUR DU TEMPS GÉOGRAPHIQUE

Depuis que la géographie est entrée dans « l'ère des manuels », elle a perdu tout contact avec ses origines et sa genèse. Il y a une anthropologie des sciences de l'homme ou plus modestement une généalogie des observations fondatrices des disciplines qui se confond, en partie, avec les origines de l'homme. Lorsque « voilà 3 millions d'années, dans un campement voisin de la rive orientale du pittoresque lac Turkana (ex-lac Rodolphe), au Kenya, un homme primitif ramena un galet et, de quelques coups adroits, le transforma en outil » (Leakey et Lewin, 1985, p. 9), cet homme primitif a pris la mesure de la réalité extérieure et il a dû sentir confusément que son destin y était lié autrement que par la simple recherche de nourriture. Si l'on fait un bond énorme jusqu'aux gravures du Valcamonica (site préhistorique de l'Italie du Nord), probablement des ébauches de cartes, on peut rêver avec précision et intelligence à la progressive prise de conscience de la réalité perceptive extérieure. Cette prise de conscience institue la nécessité d'une sociologie de la connaissance géographique dans le sens que Gurvitch a donné à cette expression. Dardel, sans remonter à la préhistoire, a néanmoins cherché à fonder la géographie dans une perspective sociologique : « le Monde occidental s'est tourné vers la Terre, l'Espace et la Matière. Sa volonté de puissance, impatiente de s'installer dans les dimensions du monde extérieur, s'empare de l'univers par la mesure, le calcul et l'analyse » (p. 1).

La mesure, le calcul et l'analyse de l'extériorité ne sont pas l'apanage du seul esprit occidental moderne même si celui-ci a développé ces éléments dans l'astronomie, la physique et une certaine forme de la géographie à laquelle Newton a rendu hommage en éditant la *Geographia generalis* de Varenus. Peu importe que la géographie soit la discipline la moins prestigieuse de cette triade si les efforts consentis pour elle ont conduit à l'élaboration d'une connaissance de la Terre, de l'Espace et de la Matière. Fruit d'une pratique humaine, cette connaissance de l'espace géographique, pour Dardel, n'a de signification que par référence à l'homme : « Hors de cette référence à un projet ou à une expérience vécue, ces concepts d'ampleur, de hauteur, d'épaisseur ou de chaleur n'ont pas de sens. Anthropocentrisme, dira-t-on ! Mais il faut en prendre son parti : hors d'une présence humaine actuelle ou imaginée, il n'y a plus de géographie même physique, mais une science vaine. L'anthropocentrisme n'est pas une imperfection, mais une exigence inéluctable » (p. 10-11). L'espace géographique est qualifié par la dimension humaine ; Dardel rejoint, ici, la pensée de von Uexküll qui a cherché à démontrer que c'était le sujet qui créait l'espace et le temps (Uexküll, 1956, p. 26). Cela dit, pour le biologiste allemand, le sujet n'appartient pas qu'au monde humain, il peut

appartenir à divers mondes animaux. Il n'y aurait pas qu'une géographie humaine mais aussi des géographies animales... Plus généralement, il y aurait un organocentrisme qui présiderait au « modelage » de l'espace et du temps. Si Dardel en demeure à une auto-géographie, Uexküll élargit le problème à une syn-géographie qui reste... à faire. Mais demeurons parmi les hommes.

Dans ce balisage de la réalité extérieure, l'homme, par sa pratique, ne produit pas seulement l'enveloppe spatio-temporelle qu'il habite mais encore la connaissance qu'il en a, qu'il mémorise pour la transmettre : « ... l'éthique judéo-chrétienne a, sans le chercher expressément, lancé les intelligences et les énergies humaines dans un ascétisme de l'agir, dans l'exploration, la mise en valeur et la connaissance de la Terre » (p. 98).

Dardel est au cœur d'une sociologie de la géographie lorsqu'il écrit : « ce qui nous importe avant tout, c'est de suivre l'éveil d'une conscience géographique, à travers les différents éclairages sous lesquels est apparu à l'homme le visage de la Terre » (p. 63). Il est évident que Dardel ne cherche pas la géographie mais des « géo-graphies » qui révèlent la variété des relations que les hommes ont entretenues avec la Terre car « ces "géographies" se rattachent chaque fois à une certaine conception globale du monde, à une inquiétude centrale, à une lutte affective avec le "fond obscur" de la nature environnante » (p. 63). Cette « lutte affective » n'est, au fond, rien d'autre que « l'habiter » à propos duquel Heidegger a écrit des pages très fortes dont Dardel, qui était un lecteur du philosophe allemand, a certainement eu connaissance.

Pour donner corps à cette sociologie de la géographie, Dardel passe en revue divers « moments » géographiques dont la dénomination étonne d'abord : géographie mythique, la Terre dans l'interprétation prophétique, la géographie héroïque, la géographie de plein vent, et... la géographie scientifique. Pourquoi ces appellations qui, il y a trente ans, ont certainement masqué le vrai projet de Dardel ? Parce qu'elles correspondaient à des historicités vécues qui montraient l'évolution du réel dans le réel, la « base » à partir de laquelle la conscience se construisait. Ainsi Dardel réussit à montrer que chaque époque porte dans sa conception du monde un « bagage » de connaissances géographiques tantôt riche, tantôt pauvre. Mais que ce système de connaissances soit original ou banal n'est pas en soi l'important. L'important réside dans le dévoilement de la relation à la Terre ; relation dont aucune civilisation n'a pu se passer, qu'aucune société n'a pu ignorer même si la place qui lui a été faite peut être justement jugée médiocre. Même la période médiévale, pourtant peu préoccupée par la réalité perceptive, n'a pu totalement se distancer du monde de la réalité géographique, lieu du profane par excellence auquel on préférerait le lieu du sacré situé quelque part... au-dessus ou au-delà. Le lieu sacré, comme lieu de la hiérarchie, donne du sens aux autres lieux : « chaque "milieu" sacré a naturellement sa résonance numineuse propre : il y a les eaux sacrées et le milieu forestier sacré ; la montagne est un "domaine" sacré qui a des affinités avec les idées d'ascension, de hauteur, de solitude » (p. 76). Dardel suivrait-il, ici, dans sa mise en évidence du sacré le célèbre ouvrage de Rudolf Otto, *Das Heilige* (le sacré) ? Je l'ignore mais son appréhension du phénomène, l'emploi de l'adjectif numineux et la relative autonomie du sacré, défendue par R. Otto, m'incitent à en faire l'hypothèse et cela d'autant plus que Dardel recherche dans les mythes les lois de composition des configurations territoriales : « La disposition topographique des habitudes, des allées et des places ne fait qu'inscrire sur le sol la parole du mythe, renouvelée par les rites » (p. 84).

En tout cas, il est fort probable que Dardel ait suivi Heidegger, qu'il semble avoir pratiqué, en la matière et pour lequel le « mythe est la requête qui touche tout l'être de

l'homme à l'avance et radicalement, la requête qui nous fait penser à l'étant qui paraît, qui est» (Heidegger, 1959, p. 29). Dardel est également très proche de Heidegger lorsque celui-ci prétend qu'il n'y a pas d'opposition entre le logos et le mythe : « c'est un préjugé de l'histoire et de la philosophie, hérité du rationalisme moderne sur la base du Platonisme que de croire que le mythe ait été détruit par le logos. Le religieux n'est jamais détruit par la logique, mais toujours uniquement par le fait que le Dieu se retire » (*Ibid.*).

Chez Dardel, il n'y a pas de rupture, pas de discontinuité entre le mythe et le logos, entre le religieux et la logique ; il poursuit une « totalité » et il a simultanément besoin de la parole du mythe et de l'ordre du logos qu'il ne confond pas, certes, mais qu'il ne dissocie pas non plus : « tout ce qui est n'existe que s'il est *fondé* »... « et c'est le mythe qui valide et fonde la réalité » (p. 80) écrit-il à propos de certaines sociétés primitives.

Cet espace mythique n'implique nullement la confusion des lieux, il est conditionné par une hiérarchie de valeurs, à partir d'un « centre » sur lequel on s'oriente : « L'expérience du sacré est inséparable ici d'une appréhension esthétique, comme nous le rappelle le sens complexe des mots cosmos et mundus » (p. 83). Pour Dardel, l'appréhension esthétique est consubstantielle à la relation à la terre et elle est à l'œuvre dans la géographie héroïque « depuis le poème épique, Odyssée ou Énéide, jusqu'aux sagas nordiques, en passant par les contes islandais, les romans de chevalerie du cycle breton, les légendes germaniques » (p. 101).

Au sens nietzschéen du terme, Dardel expose la naissance de la géographie qu'il a observée dans la profondeur du mythe. Non pas la naissance de la géographie dite scientifique mais celle de la conscience des choses de la Terre, celle des oppositions fondatrices entre l'habité et le non-habité, entre le Nord et le Sud qui s'enracinent dans l'imaginaire des diverses cultures et dont nous ne saisissons plus que des rémanences, des reliques cristallisées dans les anfractuosités de nos langues.

Mais alors, quels sont les liens qui relient ces mythes à la géographie scientifique, ces liens existent-ils, sont-ils autre chose que des formes poétiques épargnées par le temps ? Ces liens sont à rechercher dans les métaphores que nous donnons de la Terre, que nous nous donnons pour vivre sur la Terre et par la Terre. Métaphores multiples qui sont à l'origine de nos notions, de nos concepts, de nos modèles et de nos théories géographiques. À l'origine d'une théorie géographique ou d'un concept original, il y a presque toujours une métaphore « heureuse », c'est-à-dire imaginative, que nous dégageons peu à peu de ce qu'elle a de superflu que nous « essentialisons » et que nous formalisons. La science a peur des images mythiques que le passé le plus reculé lui a léguées et pourtant sans ces images il n'y aurait pas d'étincelle possible et la rationalité ne s'embraserait pas. La géographie scientifique est l'aboutissement de discontinuités continues. Formule ambiguë dira-t-on mais c'est l'ambiguïté même de Dardel déchiré entre la différenciation et la fusion des états de choses. Qu'est-ce donc que la géographie scientifique ?

ENTRE LE VÉCU ET LE CONNU OU LA NOTION DE GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

La position apparemment ambiguë de Dardel est essentiellement le résultat d'une tension entre le vécu et le connu : « La géographie n'est pas en son principe une connaissance ; la réalité géographique n'est pas d'abord un « objet » ; l'espace géographique n'est pas un espace en blanc à remplir ensuite par coloriage. La science

géographique présuppose que le monde soit compris géographiquement, que l'homme se sente et se sache lié à la Terre comme être appelé à se réaliser en sa condition terrestre » (p. 46). Le vécu c'est la pratique sans laquelle il n'y a pas de connaissance, pas de connu. J'ai dû faire un long chemin, personnellement, pour arriver à expliciter ce qui est implicitement contenu chez Dardel à savoir que la géographie est la connaissance de la pratique et de la connaissance qu'ont les hommes de cette réalité matérielle qui s'appelle la terre. L'objet de la géographie est une relation et non pas la terre. Sur ce point, la modernité de Dardel était remarquable, il y a trente ans, mais nous ne l'avons pas vue, englués que nous étions dans un fonctionnalisme rigide et lourd.

Fonctionnalisme auquel Dardel a opposé tout à la fois inconsciemment et spontanément sa tendance à la fusion : « Max Scheler le rappelait : certains peuples ont vécu dans un état de fusion affective vitale avec le monde que nous appelons "extérieur" : les Hindous, par exemple, François d'Assise se sentait uni par une parenté spirituelle avec le vent, l'eau, les oiseaux, les fleurs, les abeilles » (p. 8). Pour Dardel, la rencontre de l'homme et de la terre est « inoubliable » car elle est une véritable fusion et par conséquent elle se satisfait mal de la science qui « fend », découpe, analyse, spécifie et classe. Il s'agit de participer au concret sans le fendre : « Fixer le mouvant, l'insaisissable, soumettre à l'intelligence ce qui la déborde et la tente, tout à la fois ! On reconnaîtra sans peine que le "souvenir" excède ici le simple souci scientifique de noter des mesures de température et de salinité. Le géographe qui mesure et calcule ne vient qu'après ; avant lui, il y a un homme à qui se découvre la "face de la terre" : il y a le navigateur guettant de nouvelles terres, l'explorateur dans la brousse, le pionnier, l'émigrant ou simplement l'homme attaqué par un mouvement insolite de la Terre, tempête, éruption, débordement. *Il y a une vision première de la Terre que le savoir, ensuite, vient ajuster* » (p. 8-9) (c'est moi qui souligne).

La science commence par une vision, un éblouissement, une contemplation c'est-à-dire finalement par une immersion dans le courant cosmique. Dardel est atteint par ce que j'ai appelé ailleurs la « passion de Prométhée » dont la volonté holistique est patente (Raffestin, 1983, p. 35). La géographie dardélienne est scientifique mais elle s'alimente aux conceptions des « Naturphilosophen » qui ont fortement déplu aux positivistes du XIX^e siècle peu enclins à ménager des recherches qui faisaient leur part tout autant au mythe fondateur qu'à la logique organisatrice. Ainsi, par exemple, Dardel a posé le problème de la territorialité bien que ce concept lui ait été étranger voire inconnu : « Un homme dépaysé est un homme "désorienté" ; hésiter, c'est, dans tous les domaines, hésiter sur la direction à prendre » (p. 14). On croirait lire du Castaneda dans *L'herbe du diable et la petite fumée* au moment où Don Juan demande à l'auteur de « trouver sa place ». Mais trouver sa place pour Dardel c'est, comme pour Don Juan, rechercher par-delà les coordonnées topographiques les racines d'un vécu oublié ou trop longtemps négligé, c'est découvrir la nature profonde de la relation que nous entretenons avec la terre : « Le Morgenland et l'Abendland, ont plus qu'une signification intellectuelle » (p. 15). Trouver sa place, s'orienter c'est retrouver la loi de continuité avec des acquis très anciens qui ont laissé des traces impérissables dans nos cultures, mais que nous ne savons plus ni déchiffrer ni interpréter : « Nord n'est pas seulement une direction comme une autre, c'est une région de notre imagination ou de notre souvenance, c'est la bise, le froid, le gel, des mers hostiles, des sols indigents. Sud veut dire soleil, ciel ardent, garrigues pierreuses ou huertas fécondées par l'eau » (p. 15). Dardel aurait aimé le vieil ouvrage de Bonstetten (1826) sur les hommes du Nord et les hommes du Midi ; il aurait été un support à ses rêves et il se serait amusé des préjugés qui y sont contenus.

La géographie scientifique cherche à élaguer les préjugés, à les combattre, à les détruire et c'est fort bien mais la pratique géographique des hommes n'est exempte ni de préjugés ni de jugements erronés. Il suffit de regarder l'organisation de l'espace autour de soi pour s'en convaincre. Nous produirions une géographie totalement irréaliste si nous ne présentions que ce qui est rationnel, cohérent et bien fondé. Un paysage est tout autant l'image de notre rationalité que de notre irrationalité et cela Dardel ne veut pas le perdre car il accorde une grande attention aux « images qui atteignent d'abord l'homme comme sensations tactiles ou comme manifestations visuelles d'une intimité substantielle, avant de se décanter en idées ou en notions » (p. 20-21). Il faut savoir observer l'erreur pour « dire » la vérité car « la réalité géographique exige une adhésion si totale du sujet, à travers sa vie affective, son corps, ses habitudes, qu'il lui arrive de l'oublier, comme il peut oublier sa propre vie organique » (p. 47).

Cette adhésion, chez Dardel, est le contrepoids à ce qu'il appelle « L'implacable nivellement scientifique » qui ne prend plus en compte l'imaginaire, l'esthétique, les couleurs, etc. Ce rôle de l'imaginaire a dû jouer de mauvais tours à Dardel dans l'esprit de ses lecteurs car cette notion a été vraisemblablement ressentie comme une incapacité à « faire de la science ». En fait, l'imaginaire dont parle Dardel n'est pas éloigné de celui des psychanalystes pour lesquels l'espace se construit à partir du corps propre. Je ne veux pas entrer dans ce débat qui nous conduirait trop loin et que j'assumerais mal faute de compétences mais une chose est certaine, Dardel a été sur la voie d'une conception renouvelée de la géographie scientifique par le recours à l'imaginaire. Ses intuitions très fortes n'ont pu mûrir faute d'une formation suffisante en psychologie et en psychanalyse. On ne saurait lui reprocher cette insuffisance, tout au plus peut-on la regretter.

L'oscillation de Dardel entre géographie de plein vent et géographie scientifique est perpétuelle : « Ainsi la géographie scientifique est, dans un certain sens, l'opposé de la découverte géographique qui exige l'effort de la volonté, le goût du risque, une certaine ouverture à la joie ou au plaisir de la nouveauté à dévoiler » (p. 116). Dardel serait davantage le Petit Prince que le géographe de Saint-Exupéry ; il serait presque prêt à sacrifier la solidité du connu au plaisir du vécu. Mais peut-être vais-je trop loin et je lui en demande pardon.

Quoi qu'il en soit, la géographie scientifique, pour Dardel, est l'aboutissement d'un long parcours, l'ultime étape que nous n'atteignons sans doute jamais, la terre promise à l'horizon qui se dérobe sans cesse. Pourtant, cette géographie scientifique n'en existe pas moins et elle est sous-tendue par une problématique et une méthode que je vais chercher à déchiffrer.

ÉCRITURE VERSUS LECTURE OU L'HOMMAGE À LA SÉMIOLOGIE

Dans l'ouvrage de Dardel, il n'y a aucune allusion directe à la sémiologie et pourtant on a le sentiment que bien des pages ont été écrites dans une perspective sémiologique :... « la Terre est une écriture à déchiffrer,... (p. 2) ;... le lecteur déchiffre plus clairement cette écriture littorale... (p. 4) ;... qu'une "parole" vienne réinterpréter la parole du mythe et l'écriture de la Terre, de manière que cette "écriture" puisse comporter une lecture nouvelle » (p. 90) ; etc. Si la Terre est une écriture c'est donc qu'implicitement elle est pour Dardel un ensemble de signes ou pour le moins d'indices et dès lors elle peut relever d'une analyse sémiologique. Un livre de Merleau-Ponty dont Dardel était un lecteur ne porte-t-il pas le beau titre de *Signes* ? (Merleau-Ponty,

1960). Je ne résiste pas au plaisir de traduire deux phrases de Wittgenstein qui, si Dardel les avait connues, auraient pu constituer le fondement de sa géographie : « Est-ce que cela a un sens de montrer et de questionner un groupe d'arbres. Comprends-tu ce que dit ce groupe d'arbres... ? » (Wittgenstein, 1978, p. 39).

Je pense, en effet, que cela aurait eu un sens pour Dardel qui, devant un « groupe d'arbres », un « adret », un « méandre », une « route », etc. se serait mis à questionner, à déchiffrer, bref à « lire la Terre ». « Lire la Terre » constitue vraisemblablement (encore qu'il ne s'agisse, de ma part, que d'une hypothèse) le noyau de la problématique dardélienne. Le géographe est un « LECTOR » de l'œuvre du navigateur dont le « SCRIPTOR » innombrable est anonyme : des dieux et des hommes ou Dieu et les hommes ?

Indiscutablement Dardel est fasciné par le langage, par les langages même, et c'est une prédisposition à la pensée de type sémiologique : « ... le langage du géographe sans effort devient celui du poète. Le langage direct, transparent qui "parle" sans peine à l'imagination, bien mieux sans doute que le discours "objectif" du savant, *parce qu'il transcrit fidèlement l'"écriture" tracée sur le sol* » (p. 3) (c'est moi qui souligne). Dardel, et il faut une fois de plus le rappeler, croit davantage, pour exprimer les choses, au langage poétique ou à celui du roman qu'à celui du savant trop épuré, trop froid, trop appauvri en quelque sorte. L'appareil conceptuel rigoureux compte moins que le flot des images et des métaphores qui seul, pour Dardel, préserve le rapport sensuel, sinon érotique, qu'il entretient avec la Terre. D'ailleurs, la majuscule qu'il utilise à propos de la Terre est très révélatrice : il parle de la Terre comme il parlerait de la Mère. Voir en Dardel un précurseur de la géographie humaniste, au sens où l'on entend cette expression aujourd'hui, n'est pas irrecevable mais à mon avis assez banal. Peut-être faudrait-il parler de « géographie poétique » au sens noble du terme. Pourtant, le problème me semble résider ailleurs. En effet, par sa pensée, Dardel pose un problème extrêmement intéressant mais difficile à élucider parce que paradoxal. Tout à la fois, il admet implicitement que le langage poétique préserve la description de la Terre et que le langage scientifique ne la préserve pas. C'est-à-dire que dans un cas, cas de la poésie, la description serait indépendante alors que dans l'autre, cas de la science, la description serait dépendante. De deux choses l'une : ou bien la description de la Terre est indépendante du langage utilisé, et c'est valable pour tous les langages ou bien la description de la Terre est dépendante du langage utilisé et c'est également valable pour tous les langages. Comme dirait H. Putnam, dont j'utilise ici la terminologie, Dardel est tantôt « internaliste » (dépendance de la description du langage utilisé) et tantôt « externaliste » (indépendance de la description du langage utilisé) (Putnam, 1984, p. 66). Simultanément, et sans s'en douter aucunement, Dardel se réfère à deux points de vue philosophiques. Comme d'ailleurs tous les géographes classiques, il surestime la langue naturelle privilégiée par rapport aux autres langages formalisés ou non. Dans ce cas, Dardel est à l'image de ses maîtres et n'en diffère pas.

Cela dit, il y a tout de même plus ! Si la référence à une problématique ancienne est évidente, la procédure méthodologique est présémiologique par le recours à un jeu d'oppositions rationnelles qu'on aurait tort de négliger. Dardel a construit une grille de lecture ou mieux de déchiffrement des signes de la Terre.

Sa première opposition pour être « macroscopique » n'en est pas moins nécessaire : espace géométrique versus espace géographique. L'uniforme s'oppose au différencié, le neutre au qualifié, l'abstrait au concret, le vide au plein, le disponible au non-disponible. Implicitement, il y a opposition entre le nomothétique de l'espace géométrique et l'idiographique de l'espace géographique. Le contenu de l'espace géographique n'est rien d'autre que cet ensemble de signes « à mettre en clair », à déchiffrer.

Quelques exemples d'oppositions permettront d'expliciter la manière de penser de Dardel. La surface versus la profondeur est une opposition qui permet à Dardel d'introduire l'espace tellurique qui fonde « l'épaisseur » et la « solidité » de l'espace géographique : « Il y a là une expérience concrète et immédiate où nous éprouvons l'intimité matérielle de "l'écorce terrestre", un enracinement, une sorte de *fondation* de la réalité géographique » (p. 20). Cela est complété par « le jeu alterné du visible et du caché, la montée en surface des couches profondes, le tellurisme en action se manifestant dans toutes les formes de volcanisme » (p. 25).

L'ouverture versus la fermeture est une opposition qui permet d'interpréter la forêt : « Elle emplit l'espace, enveloppe l'homme de mystère et d'effroi : jungle indienne, *selva* amazonienne, *taïga* sibérienne » (p. 25). Et comme toujours chez Dardel, l'homme est mobilisé : « Obscurité solennelle, sonorité étouffée qui amplifie le moindre bruit, mystérieuse quand la lumière, tamisée, filtrée en rayons, vient jouer sur ses sous-bois, elle a hanté l'imagination des hommes, favorisé leur sensibilité et leur méditation » (p. 25-26).

L'opposition nomade versus sédentaire est l'occasion, pour Dardel, de mettre en évidence « que l'homme extériorise sa relation fondamentale avec la Terre » (p. 47) à l'aide d'instruments, de médiateurs aussi divers que l'habitat, l'aménagement des champs, la création de routes car « la liberté humaine s'affirme en supprimant ou en réduisant la distance » (p. 13). La « lutte » contre la distance occupe, chez Dardel, une place centrale et en cela il a été le précurseur de beaucoup de géographes actuels qui accordent dans leurs travaux un rôle prépondérant aux notions de distance et de portée-limite.

Il est intéressant de constater qu'une opposition comme celle du sec versus l'humide est une notion profondément anthropologique qui recouvre, en Nouvelle-Calédonie, par exemple, l'opposition femelle-mâle qui donne naissance à des pratiques rituelles pour provoquer les nuages et la pluie (p. 88).

Multiplier les exemples de telles oppositions serait fastidieux et n'ajouterait, sans doute, pas grand chose à la compréhension de la méthode qui, dans son principe, est de nature sémiologique. Il est, me semble-t-il, plus utile de dire que la sémiologie n'a fait son apparition dans les cercles géographiques que dans les années soixante-dix et encore d'une manière tellement maladroitement que l'idée a été brûlée avec cette rapidité qui caractérise les modes intellectuelles « parisiennes ». Une véritable sémiologie de la géographie est à construire et Dardel pourrait en être une référence obligée si les géographes conservent une profondeur culturelle suffisante pour l'identifier.

La clé de la pensée dardélienne réside, en grande partie, dans la conscience du rôle de la subjectivité : « C'est pour nous une obligation morale et un devoir de probité intellectuelle de revenir à la conscience que l'homme moderne tire son objectivité de sa propre subjectivité de sujet, que c'est, en dernier ressort, sa liberté spirituelle qui est juge de la vérité, et qu'il ne peut, sans renoncer à son humanité, aliéner sa souveraineté » (p. 126). Rôle de la subjectivité, certes, mais transcendé par cette quête de la liberté sans laquelle pour Dardel il ne saurait y avoir de science. Mais attention il s'agit de la liberté de connaître non pas de celle de « faire » que l'homme se donne par rapport à la Terre en oubliant les contraintes fondamentales qui doivent encadrer son action : « La supériorité que se donne l'homme moderne sur le monde environnant semble un obstacle insurmontable à une harmonie sincère avec la forêt, la mer ou la montagne » (p. 131). Peut-on souhaiter une définition plus discrète et plus efficace à une conception écologique de notre rapport à la Terre ?

Je ne saurais conclure sans témoigner mon admiration pour le style (le mot est insuffisant !) de Dardel. Il appartient par sa complexion littéraire à ce groupe dans lequel je rangerai Julien Gracq et Marguerite Yourcenar. Je pourrais sans peine juxtaposer des pages de Gracq, Yourcenar et Dardel et jouer au jeu de l'identification mais cela n'aurait pas de sens. Dardel est un écrivain-né qui a fait de la géographie et cela pour notre plus grand plaisir même si nous l'avons découvert et lu un peu tard. Mais surtout, il attire notre attention sur le fait majeur que l'on peut faire de la science en préservant, comme aurait dit Barthes, le plaisir du texte. N'est-ce pas, une fois de plus, une leçon de continuité que Dardel nous donne-là ? Une leçon... de plaisir à laquelle je n'ai, personnellement, pas été insensible. Raison de plus, si l'on veut bien me croire sur parole... pour lire Dardel.

NOTES

¹ Une version italienne de ce texte est parue, en 1986 dans un livre consacré à Éric Dardel et à son œuvre. *L'uomo e la terra*, Unicopli, Milan.

² La version anglaise du livre de Fauconnier est bien connue. Elle fut publiée dès 1931 sous le titre de *The Soul of Malaya*. En 1965, Oxford University Press en acquerrait les droits et en a depuis assuré une large diffusion, grâce à plusieurs réimpressions. Aujourd'hui, il peut être rangé parmi les classiques de la littérature coloniale, de langue anglaise, concernant le « monde malais ». [Note de la rédaction.]

³ Toutes les citations suivies de l'indication de la page entre parenthèses sont de Dardel.

SOURCES CITÉES

- BARTHES, Roland (1984) *Le bruissement de la langue*. Paris, Éd. du Seuil.
 _____ *Le degré zéro de l'écriture*. Paris, Éd. du Seuil.
 BONSTETTEN, Ch.-Victor de (1826) *L'homme du Midi et l'homme du Nord ou l'influence du climat*. Genève/Paris.
 CASTANEDA Carlos (1968) *L'herbe du diable et la petite fumée*. Paris, Éd. 10/18.
 DARDEL, Éric (1952) *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*. Paris, Presses universitaires de France.
 FAUCONNIER, Henri (1930) *Malaisie*. Paris, Librairie Stock.
 HEIDEGGER, Martin (1959) *Qu'appelle-t-on penser ?* Paris, Presses universitaire de France.
 LEAKEY, Richard E. et LEWIN, Roger (1985) *Les origines de l'homme*. Paris Éd. Flammarion.
 MERLEAU-PONTY, Maurice (1960) *Signes*. Paris, Éd. Gallimard.
 PUTNAM, Hilary (1984) *Raison, vérité et histoire*. Paris, Éd. de Minuit.
 RAFFESTIN, Claude (1983) *L'imagination géographique*, in *Géotopiques*, 25 (43).
 UEXKÜLL, Jacob von (1956) *Monde animaux et monde humain*. Paris, Éd. Gonthier.
 WITTGENSTEIN, Ludwig (1978) *Philosophische Grammatik*. Suhrkamp.

(acceptation définitive en septembre 1987).